Ami du Clergé du 9 mars 1933

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Carême sur la vie chrétienne d'après les Paraboles. — IX Le prodigue, ou la rencontre de l'âme avec Dieu, 145. — X. Le levain des âmes. 149.
A l'école des Saints. — XVI. S. Cyrille, évêque de Jérusalem : les épreuves de la vie, 152.
Petits sermons sur S. Joseph. — III. L'épreuve du juste, 155.
Douze Chemins de croix. — XI. Pour suivre votre curé allant lui-même au Calvaire et à la mort, 156. — XII. Pour se préparer soi-même à la mort, 158.

CARÊME SUR LA VIE CHRÉTIENNE D'APRÈS LES PARABOLES

IX

LE PRODIGUE, OU LA RENCONTRE DE L'AME AVEC DIEU

Mes frères,

Le joyau des paraboles de Notre-Seigneur, c'est assurément celle de l'enfant prodigue. L'humanité y a été à ce point sensible qu'on n'en finirait pas de recenser les chefs-d'œuvre de peinture, de poésie et d'éloquence qu'elle a inspirés. On l'a justement appelée l'évangile de l'évangile [1].

Un père avait deux fils. Le plus jeune, celui qui est à l'âge critique des passions et des folies, l'âge bête et l'âge ingrat comme on l'appelle, s'ennuie de cette vie terne et monotone de la maison. Le mirage d'une existence plus libre et plus large le fascine, comme il séduit l'imagination des jeunes déracinés d'aujourd'hui. Il veut son indépendance.

Mais pour cette indépendance, il lui faut de l'argent. Il va donc trouver son père. Sans plus de façons et sans conscience, semble-t-il, de sa monstruosité, il lui demande la part qui lui revient, comme s'il lui revenait quelque chose avant le temps des héritages.

Puisqu'il perd son enfant, le benjamin, qui est souvent le plus aimé, qu'importe au père de se dépouiller, de perdre sa fortune ? Et puis, peut-être espère-t-il que la dure réalité ramènera son fils à de meilleurs sentiments. Sans observations ni reproches qui envenimeraient le mal, il partage son bien.

Vite le prodigue réalise sa part. Sous les yeux paternels, il vend les terres qu'ont cultivées ses ancêtres, sur lesquelles il est né, où il a grandi. Et il s'en va loin, bien loin, comme pour creuser un abîme infranchissable entre son passé et la vie nouvelle vers laquelle il s'élance.

Il arrive ce qui devait arriver : tout son argent, qui était le travail accumulé de son père, l'épargne de sa vie, il le dépense en folles débauches. Pour comble, une famine survient au moment où il reste sans le sou. Et si l'on distribue des rations et des aumônes, elles ne vont pas aux étrangers.

Réduit à la misère, il se gage, lui, tout à l'heure libre et indépendant, associé à son père. Quand le pain manque, on n'a pas le moyen de bouder à la besogne : malgré tout ce que le métier peut présenter de répugnant pour un Juif, il gardera les pourceaux. Comme la famine persiste, on le laisse à la portion congrue ; elle lui est plus strictement mesurée que celle de son troupeau, qui intéresse davantage son maître puisqu'il s'agit de l'engraisser pour la vente ; le malheureux porcher en vient à souhaiter pour lui la pulpe fade et lourde des caroubiers qu'on jette à ses animaux.

Sa misère commence à lui dessiller les yeux. Il est descendu si bas que « son premier cri est celui de l'animal qui souffre : Je meurs de faim [1]. » Les souvenirs du passé chantent dans sa mémoire : son père, sa maison, le bien-être de la famille pour les mercenaires eux-mêmes. Il lui semble sortir « d'une longue extase impure [2]. » Il se ressaisit : « Je me lèverai et j'irai vers mon père. »

Il était encore loin du toit familial quand un homme l'aperçut. C'était son père, qui reprenait souvent la direction que son enfant avait suivie au départ, pour voir s'il ne revenait pas. Cette fois son espoir n'est pas trompé : sous ces haillons, à travers ces traits tirés, il reconnaît son fils. Et il court, il se jette à son cou, il le couvre de baisers.

Le prodigue commence la confession qu'il a préparée : « Père, j'ai péché à la face du ciel et devant vous ; je ne suis plus digne d'être appelé votre fils. »

Il ne peut achever. Il voulait dire encore : « Traitez-moi comme un de vos mercenaires. » Mais il est bien question de cela pour le père qui a retrouvé son fils ! Il ne l'écoute pas, il l'interrompt, il commande à ses serviteurs : « Vite, apportez une robe, la plus belle, la meilleure que vous ayez, pour l'échanger contre ses haillons ; passez-lui un anneau au doigt, l'anneau des fils de famille ; donnez-lui des chaussures, qu'il ne ressemble plus aux esclaves. Allez chercher le veau gras qu'on nourrissait pour la prochaine fête : tuez-le et faisons joyeux banquet Car mon fils était mort et il est ressuscité ; il était perdu et il est retrouvé. »

Et à l'aîné qui proteste devant tant de frais pour un ingrat, la joie du père s'exprime par les mêmes mots : « Il fallait bien faire fête et se réjouir, parce que votre frère était mort et il est revenu à la vie ; il était perdu et il est retrouvé. »

De cette émouvante histoire du pécheur repentant et pardonné, je ne veux souligner que deux éléments psychologiques : la nostalgie de son innocence baptismale qu'éprouve le pécheur dans la lassitude de son péché et l'infini désir qui est au cœur de Dieu d'oublier nos égarements

[1] Cité par Dom P. Delatte, *L'Evangile de N.-S. J.-C.*, 5e p., ch. III.

[1] M. J. Lagrange, O P, *L'Evangile de Jésus-Christ.*
[2] Dom P. Delatte, *L'Evangile de N.-S. J.-C.*, l. c.

dans la joie de notre retour. Notre-Seigneur a institué un sacrement, le sacrement de pénitence, la confession, comme on l'appelle vulgairement, où peut s'opérer la jonction de ces deux désirs, la rencontre de l'âme avec Dieu. Si l'homme avait davantage conscience que ce sacrement répond au besoin de sa nature humaine et à l'inclination de la nature divine, peut-être ce sacrement qui effraie apparaîtrait-il moins *pénitence* que *bonheur*.

I. — *La confession répond à un besoin de la nature humaine*

Depuis longtemps l'apologétique a mis en lumière l'harmonie parfaite qui existe entre les enseignements de Notre-Seigneur, dogmatiques ou moraux, et les aspirations légitimes de notre nature humaine. Pas un dogme, aucun point de morale, nulle institution divine qui ne vienne achever, parfaire, épanouir un sentiment inné de notre cœur. Et s'il n'y a pas là un argument péremptoire de la divinité de la religion, du moins, dans l'ordre pratique, est-ce la bonne voie à suivre pour établir les âmes sans foi dans cet état de sympathie qui les rendra accueillantes au message du Christ et pour mieux faire sentir aux âmes croyantes l'humanisme de leur évangile.

Cette confession même, qui est pour beaucoup l'épouvantail, répond à un besoin de notre nature : à ce besoin d'épanchement qui est en nous, dans nos deuils comme dans nos joies, de confidence, même du crime, qui apporte au coupable l'allègement de ses remords, une sorte de réhabilitation devant sa conscience, et dont il voudrait recueillir l'assurance sensible de son pardon.

« Qu'y a-t-il de plus naturel à l'homme, en effet, que ce mouvement d'un cœur qui se penche vers un autre cœur pour y verser un secret ? [1] »

Si naturel, qu'un secret est chose difficile à garder. Il y faut une conscience scrupuleuse, ou la crainte des conséquences irréparables de son indiscrétion.

Quand on parle de joie, ce sont toujours les mêmes qualificatifs qui se présentent à l'esprit : une joie vive, une joie rayonnante, une joie débordante, c'est-à-dire une joie qui ne peut se contenir, qui a besoin de sortir d'elle-même, de se communiquer à d'autres.

Et dans les peines, physiques ou morales, même intimes, qui donc contredirait à l'expérience que traduit le vers de Corneille :

A confesser ses maux souvent on les soulage.

Même ce mal de l'âme qu'est le péché : le péché privé qui se sait à l'abri des tribunaux humains dont il ne relève pas, le péché intérieur que les autres pourraient ignorer toujours et qui n'est justifiable que devant Dieu, même ce mal ne peut rester secret. Il faut que la conscience s'en libère. C'est un poids qui l'oppresse.

Joseph de Maistre l'a comparé à un poison sur l'estomac qui se contracte, se convulsionne, se soulève pour le rejeter : et n'est-ce pas vrai qu'un remords empoisonne toute une existence ?

De plus, le coupable entrevoit que l'aveu lui apportera, avec l'apaisement de sa conscience, une sorte de relèvement et de réhabilitation. C'est déjà expier sa faute et mériter sa grâce que d'avouer. On pardonne à l'enfant qui ne s'esquive pas par un mensonge et la justice atténue la peine du criminel qui se livre.

Un romancier contemporain, dont on connaît la profonde psychologie, écrit pertinemment d'une de ses héroïnes coupables qui vient d'avouer sa faute : « Chose étrange au premier abord, il s'était produit dans cette âme une détente à demi apaisée, tout simplement parce que l'aveu volontaire avait, comme toujours, diminué le remords... Si Thérèse ne se pardonnait pas tout à fait sa faute, du moins, en y songeant, n'avait-elle plus à subir la vision d'une bassesse absolue. L'idée d'une certaine hauteur morale s'y trouvait associée et l'ennoblissait elle-même à ses propres yeux [1]. »

La conscience coupable voudrait mieux encore que cet apaisement de son remords et cette réhabilitation devant elle-même. Elle aspire à une parole de pardon qui la mette en possession d'une paix complète. Le pécheur se sent absous ; il voudrait le savoir, en recevoir l'assurance, l'entendre de ses oreilles.

Cette suprême aspiration de l'âme pécheresse, un de nos poètes l'a rendue en des vers qui sont dans toutes les mémoires :

Voulant du lourd secret dont je me sentais las
Me soulager au sein d'un bon dépositaire,
J'ai, pour trouver la nuit, fait un trou dans la terre,
Et là, j'ai confessé ma faute à Dieu, tout bas.

Heureux le meurtrier qu'absout la main d'un prêtre !
Il ne voit plus le sang épongé reparaître
A l'heure ténébreuse où le coup fut donné.

J'ai dit un moindre crime à l'oreille divine :
Où je l'ai dit la terre a fait croître une épine,
Et je n'ai jamais su si j'étais pardonné [2].

Eh bien ! le sacrement de pénitence, qui suppose, tel que Notre-Seigneur l'a institué, la confession, c'est-à-dire l'aveu humble et sincère de ses fautes au ministre du pardon, répond à ces appels déchirants des âmes coupables épuisées de porter le lourd secret de leurs fautes. Le prêtre est l'homme de tous, dont la porte est ouverte à toutes les faiblesses ; il est l'homme de Dieu qui accueille avec l'indulgence et la miséricorde de son Maître ; il est l'homme discret dont un sceau jamais brisé ferme les lèvres jusque sur les peccadilles d'un enfant. Si nous connaissions le don de Dieu !

Ceux qui l'ont perdu nous l'envient.

C'est l'incrédule Voltaire lui-même qui écrivait, en parlant de la confession : « Il n'y a pas d'institution plus utile. La plupart des hommes, quand ils sont tombés dans de grandes fautes, en ont naturellement des remords. S'il y a quelque chose

[1] J. de Maistre, *Du Pape*, l. III, ch. III, § 1er.

[1] P. Bourget, *Cruelle énigme*, ch. XI.
[2] Sully-Prudhomme.

qui les console sur la terre, c'est de pouvoir être réconciliés avec Dieu et avec eux-mêmes [1]. »

Ce sont les protestants surtout, privés de cette institution depuis Luther, qui exhalent tous les mêmes mélancoliques regrets.

Ecoutez Mme de Staël : « Je ne sais ce que je donnerais pour m'approcher du confessionnal catholique [2]. »

Ecoutez Naville : « Qui n'a des regards d'envie sur le tribunal de la pénitence ? Qui n'a souhaité, dans l'amertume du remords, de l'incertitude du pardon divin, entendre une bouche qui pût lui dire avec la puissance du Christ : Va en paix, tes péchés sont pardonnés [3] »

Ecoutez leurs journaux : « Notre Eglise est pleine de gens qui soupirent après la confession. Il n'y a pas que les assassins qui n'achètent la paix de leur conscience qu'au prix de l'aveu de leurs crimes fait aux hommes ; il y a des milliers et des milliers d'êtres humains que leur passé poursuit comme un noir fantôme. Ils voudraient effacer de leurs larmes et de leur sang la tache qui souille le livre de leur vie : mais leur conscience reste blessée, leur âme est malade ; il leur manque, pour guérir, la parole de rémission, le pardon divin transmis personnellement au pécheur par une lèvre humaine [4]. »

Et dans un de ces romans contemporains qui passent pour être le miroir de leur époque, je retrouve l'écho de ce regret sur les lèvres d'un des personnages, protestant : « Les catholiques ont bien de la chance. Nous autres (protestants), tête à tête avec la conscience, quel tourment !... [5] »

Et il arrive que le protestant cède à cette attirance irrésistible du confessionnal, comme cette Charlotte Brontë, l'une des trois sœurs Brontë dont les œuvres ont fait époque en Angleterre et dont on vient de publier la vie [6]. Charlotte est la fille d'un pasteur protestant, elle-même protestante farouche, avec au cœur la haine et le mépris des « mômeries papales ». Pourtant, un jour, à Bruxelles, en pleine crise, — alors qu'elle souffre d'un amour impossible, – pour apaiser son cœur douloureux, elle se réfugie dans une église, pénètre dans un confessionnal, se jette aux pieds d'un vieux prêtre et lui dit son désarroi et sa peine...

Alors, pauvre pécheur, las de ta misère, dégoûté de ton péché, affamé d'apaisement, qu'attends-tu pour faire à ton tour le sursaut du prodigue : « *Surgam, et ibo ad patrem.* Je me lèverai et je retournerai vers mon père. »

II. — *L'absolution répond à l'inclination de la nature divine*

Et sais-tu ? Ce Père te désire plus que tu ne le désires. Sans connaître ta vie, je suis sûr qu'il est allé plus d'une fois au-devant de toi, comme le vieillard de la parabole, avec l'espoir de te rencontrer, et non pas de t'accueillir, mais de te prendre dans ses bras. Te rappelles-tu ce jour de déception, où pour la première fois tu as trouvé un goût et une irritation de cendre en mordant au fruit défendu ; et cet autre jour où la maladie ou le danger a éclairé brusquement ta conscience des lueurs de l'au-delà entrevu ; ou cette autre fois que la première communion du plus jeune de tes enfants t'a mis au bord des paupières une larme d'attendrissement que tu as refoulée en silence ; ces jours-là, n'en doute pas, c'est que ton Père était sur la route, qu'il regardait s'il ne te verrait pas revenir, qu'il s'attardait, les yeux fixés sur l'horizon, dans un invincible espoir. Cette déception, cette inquiétude, cet attendrissement, c'était l'effet d'une télépathie mystérieuse, mais réelle, de son cœur à ton cœur, un courant de grâce qu'il lançait jusqu'à toi, une onde invisible de son appel qui te faisait vibrer. Car si la confession répond à un besoin de la nature humaine, le pardon répond encore plus à l'inclination de la nature divine.

Qu'est-ce en effet que Dieu ? Et je ne pose pas la question en professeur qui cherche une définition scientifique approximative, aussi rigoureuse que possible, du nom de Dieu. J'en demande l'impression la plus forte que nous en recevons, la notion première que nous nous en formons, l'idée dominante qu'éveille d'abord chez le commun des hommes ce mot de « Dieu » dès qu'on le prononce.

Dieu ? Un jour que le roi S. Louis posait cette même question au sire de Joinville, le sénéchal se recueillit un instant, puis répondit : « Sire, Dieu est si bonne chose que meilleure ne peut être. » C'est le « bon Dieu, » répond l'accord unanime de l'humanité. Et son expression populaire rejoint la pensée de l'apôtre qui a connu le plus intimement le Cœur de Jésus : « *Deus caritas est.* Dieu est charité, » il est amour, il est bonté.

Sans doute, il est aussi l'être, la sagesse, la puissance, la sainteté, toutes les perfections, toutes, même la plus stricte justice. S'il n'y avait en lui ou mieux s'il n'était cette plénitude et cet équilibre, il ne serait pas Dieu, mais un être déficient comme nous, court par quelque endroit, lui aussi incomplet. Il faut que rien ne manque à la divinité de ce qui est perfection et que toutes ces perfections soient portées en elle à une puissance infinie.

Mais il reste libre dans le jeu de ses perfections, dans leur déploiement au dehors, dans leur manifestation. Cela aussi fait partie de la vraie notion de Dieu. Et en fait ce qui éclate, ce qui nous frappe, ce qui reste le plus évident pour nous, à travers toutes les manifestations de Dieu à l'humanité, depuis la création jusqu'à l'Eucharistie en passant par la Rédemption, c'est la bonté de Dieu : « La bonté et la justice sont les deux bras de Dieu, s'écrie Bossuet ; mais la bonté est le bras droit, c'est elle qui commence. »

Et même ce qui saute aux yeux des plus préve-

[1] Cité par Baeteman, *Formation de la jeune fille*, l. IV, c. II.
[2] *Vade Mecum des conférences*, Lethielleux, n° 452.
[3] *Revue des Deux Mondes*, 1er août 1863.
[4] Le *Reichsbote*, organe des protestants allemands, mars 1901, cité par Baeteman, *l. c.*
[5] Marcel Prévost, *L'homme vierge*.
[6] *La vie des sœurs Brontë*, par Emilie et Georges Romieu ; Paris, Gallimard. Cf. recension dans l'*Echo de Paris*, 5 sept. 1929.

nus, à travers cette histoire de la Providence, c'est que cette bonté est une bonté de miséricorde, une profonde et infinie pitié, l'amour miséricordieux. *Misericors :* cœur malheureux, cœur qui sanglote, comme si les malheurs des autres étaient les siens, cœur dont l'émoi ne cesse enfin que lorsqu'il a soulagé ces malheurs : que c'est bien votre cœur, mon Dieu !

Car dès que votre amour a habité un cœur de chair comme le nôtre, sensible à nos vibrations humaines, capable de s'émouvoir, de trembler, de souffrir, cet amour a ébranlé les cordes de ce cœur d'un frisson continu de compatissante pitié pour toutes nos misères : « *Misereor super turbam.* J'ai pitié de la foule. »

Et c'est vers la plus grande misère de cette foule, sur ses péchés, que votre cœur miséricordieux s'est surtout penché. Vous l'avez dit si souvent que tous nos évangélistes l'ont redit en termes semblables : « Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs. » (Math., IX, 13 ; Marc, II, 17 ; Luc, V, 32).

Et pour que notre inattention y prît garde, vous avez prononcé des paroles qui feront jusqu à la fin l'étonnement du monde : « Il y aura plus de joie au ciel pour un pécheur qui se convertit que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui persévèrent. »

Et d'où vient que le cœur de Dieu est aussi enclin à l'amour et à la miséricorde, à l'amour miséricordieux, aussi naturellement et plus fortement encore que certains cœurs sont enclins à la hauteur, au dédain, au mépris ? Mais tout simplement de ce qu'il est Père, notre Père, et de ce que nous sommes ses enfants, vraiment ses enfants... et des enfants prodigues.

L'avez-vous remarqué ? Dans l'Evangile, presque chaque fois que Jésus nous parle de Dieu, c'est sous ce terme qu'il nous le désigne : « Votre Père, votre Père céleste, votre Père qui est dans les cieux... » et quand il nous enseigne à prier, c'est sous ce titre qu'il nous le fait invoquer : « Notre Père qui êtes aux cieux. » Alors comment voulez-vous qu'il ne vienne pas chaque jour au devant de nous comme le père de la parabole au devant de son prodigue ?

Au dénouement de *Pelléas et Mélisande,* de Mæterlinck, au désespoir final de tous ces fantoches, qui ne sont pas méchants, qui ne sont que de pauvres âmes sans règle, le jouet de leurs passions, une grande plainte retentit à laquelle la musique de Debussy donne une résonnance émouvante : « Si j'étais Dieu, j'aurais pitié du cœur des hommes. » C'est donc vrai que l'obscurcissement de l'esprit est le châtiment du péché : car enfin comment prononcer cette parole impie et donner ce conseil à Dieu, quand c'est là toute l'histoire de Dieu sur nous : « Il a eu pitié » ?

Les cœurs purs, au contraire, ceux à qui il a été promis qu'ils verraient Dieu, ceux-là, depuis Jean l'apôtre vierge jusqu'à Thérèse la vierge de Lisieux, qu'ont-ils donc vu en Dieu, qu'ont-ils dit avoir vu en Dieu, et dans des termes qui ne trompent pas, qui ont l'accent pénétrant de la conviction, sinon sa bonté et sa miséricorde ?

Le saint Curé d'Ars, qui avait au cœur un peu de la pitié du Christ pour ceux qu'il appelait sur un ton navré « les pauvres pécheurs » et qui possédait bien son histoire de la miséricorde de Dieu depuis le temps qu'il passait quatorze et seize heures par jour au confessionnal, aimait à répéter : « Nos fautes sont comme un grain de sable à côté de la grande montagne des miséricordes de Dieu. » Un autre saint prêtre qui vient de mourir écrivait de son côté : « Les péchés sont jetés dans l'océan insondable de la miséricorde, et plus le paquet est lourd, plus il va au fond. » Et sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus notait, pour que toute âme s'ouvrît à la confiance : « Ce n'est pas parce que j'ai été préservée de la tache du péché mortel que je m'élève à Dieu par la confiance et l'amour. Je le sens, quand j'aurais sur la conscience tous les crimes qui peuvent se commettre, je ne perdrais rien de ma confiance, j'irais me jeter dans les bras de mon Sauveur. Je sais qu'il chérit l'enfant prodigue ; j'ai entendu ses paroles à sainte Madeleine, à la femme adultère, à la Samaritaine. Non, personne ne pourrait m'effrayer, car je sais à quoi m'en tenir sur son amour et sa miséricorde. Je sais que toute cette multitude d'offenses s'abîmerait en un clin d'œil comme une goutte d'eau jetée dans un brasier ardent [1]. »

Ce jour-là, Pierre, dont l'âme était bonne, croyait bien avoir compris l'esprit de son Maître, se montrer très généreux, aller jusqu'aux dernières limites de l'indulgence. Il disait à Jésus : « Seigneur, combien de fois pardonnerai-je à mon frère, lorsqu'il péchera contre moi ? Jusqu'à sept fois ? » Et son Maître lui répondait : « Je ne vous dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à soixante-dix fois sept fois, » c'est-à-dire toujours, c'est-à-dire indéfiniment, c'est-à-dire dans la mesure de ses miséricordes et de ses pardons à lui. (Math., XVIII, 21-23).

* *

Lassitude des âmes pécheresses, miséricorde du cœur de Dieu, qui cheminez à la recherche l'une de l'autre, qu'elle est bonne, votre rencontre au sacrement de Pénitence !

On a écrit : « Tôt ou tard on ne jouit que des âmes [2]. » Mais une des meilleures jouissances que donne la vie des âmes, c'est assurément celle d'entendre le cantique de joie qu'entonnent dans l'allégresse les âmes converties, celles d'autrefois et celles d'aujourd'hui, quand, enfin délestées du fardeau de leurs péchés par l'absolution du prêtre, elles montent des ténèbres à la lumière. C'est à en faire sentir la vérité de la parole du Christ : « Il y aura plus de joie au ciel pour un pécheur qui se convertit que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui persévèrent. »

« Malheureux qui chancelles sous le poids accablant des tes mauvais sourires, s'écriait l'un d'eux, approche et dépose tout respect humain. Tu

[1] *Vie par elle-même,* ch. X.
[2] Vauvenargues.

n'as pas à craindre d'inspirer l'horreur ni le dégoût à l'inconnu, à l'anonyme que tu vas prendre pour confident. Du reste, pour garder ton secret, ses lèvres sont fermées par le sceau sacramentel. Celui qui t'écoute dans cette logette ne distingue même pas ton visage; il ne te verra pas rougir. Parle! Avoue-lui toutes tes hontes! Il ne répondra qu'avec une indulgence paternelle; il ne te parlera que de miséricorde et de pardon. Il exigera naturellement que tu répares le mal que tu as fait; mais s'il est trop tard, si ce n'est plus possible, il se contentera de ta part d'une effusion du cœur, d'un sincère repentir. Alors il lèvera la main vers ton front, il prononcera quelques paroles, et tu t'éloigneras consolé, absous, et te sentant une âme légère comme s'il lui poussait des ailes d'ange!... J'ai été longtemps pareil à toi, pauvre pécheur à l'âme troublée, ô mon frère! Pas plus que toi sans doute je n'étais un grand coupable. Mais seul l'hypocrite pharisien a l'audace de dire: « Je suis pur! » Et Joseph de Maistre a raison, c'est encore quelque chose d'abominable que la conscience d'un honnête homme. Comme toi, j'étais donc très misérable et je cherchais d'instinct un confident plein de clémence et de tendresse. Je l'ai trouvé.

« Fais comme moi. Rouvre ton Evangile et reviens vers la croix. Dépouillé de ton orgueil, présente-toi devant le tribunal fondé par Jésus, où siège une miséricorde qui dépasse nos rêves les plus sublimes de justice. Le ministre de Dieu qui t'attend au confessionnal ne te demande que quelques larmes pour laver la souillure de ton âme; car il tient son pouvoir du maître de la bonté infinie, qui, sur le Calvaire, pardonnait au larron repentant et lui ouvrait par surcroît le splendide chemin du paradis et de la vie éternelle [1]. »

X

LE LEVAIN DES AMES

Mes frères,

Notre-Seigneur leur dit cette parabole: « A quoi comparerai-je le royaume de Dieu? Il est semblable au levain que prend la femme pour le mêler à ses trois mesures de farine, jusqu'à ce que la pâte soit entièrement levée. »

Pour faire comprendre les vérités abstraites de l'ordre surnaturel, Notre-Seigneur a ainsi toujours recours à ces comparaisons familières, empruntées à la vie ordinaire de ses auditeurs. Chez les Orientaux, c'est la femme qui prépare le pain nécessaire à la famille. Et, chez les Juifs, trois mesures de farine constituaient la quantité de pâte de la cuisson la plus généralement en usage. Ces quelques détails historiques, étrangers à nos mœurs occidentales, suffisent à éclairer la comparaison que je viens de rappeler.

Mais quel est donc ce ferment sacré dont le levain est ici la figure? Que représentent ces trois mesures de farine de la parabole? Et de quelle transformation veut parler Notre-Seigneur?

De quelle transformation? Mais de notre transformation chrétienne, de notre changement au Christ, Notre-Seigneur, de notre divinisation. « A quoi comparerai-je le royaume de Dieu? » dit le Maître. Et le royaume de Dieu, c'est d'abord le règne du Christ en nous: son influence, son emprise, sa vie au dedans de nous: *Regnum Dei intra vos est.*

Ce que représentent ces trois mesures de farine de la parabole? Mais notre être tout entier, auquel doit se mêler, que doit pénétrer, que doit vivifier le ferment divin. Et si l'on veut retrouver dans la réalité tous les éléments de la parabole, comme le font beaucoup de docteurs, — ce qui pourtant n'est pas nécessaire, puisque nous avons ici une parabole et non une allégorie, — je dirai que les trois mesures de farine représentent notre âme et avec notre âme son double clavier de puissances, ses facultés de connaissance et de vouloir. C'est à cette âme, à son intelligence, à sa volonté et à toutes les puissances inférieures qu'elles commandent qu'il faut que s'étende l'action du levain de la parabole.

Et quel est ce ferment sacré dont le levain est ici la figure? C'est, nous disent les commentateurs de l'Evangile, tout ce qui concourt, à un degré ou à un autre, à notre divinisation: la foi, la morale, la grâce, les sacrements, et entre tous, celui de l'Eucharistie. Le voilà bien, en effet, le ferment sacré par excellence de la sainteté du monde: l'hostie donnée en communion aux âmes.

De la communion il faut se faire une idée belle, grande, haute jusqu'au sublime, pour tout dire en un mot: l'idée vraie. La grande misère de notre temps, ce n'est pas, ce n'est pas d'abord du moins, le débraillé des mœurs, — d'autres époques de l'histoire ont été également dissolues, peut-être davantage, — mais c'est qu'il n'y ait plus dans le peuple chrétien de foi profonde, éclairée, consciente d'elle-même, que la foi ne soit plus qu'un placage ou un vernis, que ce simili de foi ne soit en réalité que routine et tradition. Dans ces conditions, pour nombre de chrétiens, les actes religieux de la vie: baptême, communion, mariage, n'ont plus que valeur de cérémonies officielles, de rites extérieurs, de formalités administratives comme les actes civils.

Eh bien, non! la communion est autre chose. Elle est, le mot l'indique, une union: union *réelle,* vitale, du Christ avec nous, — union *spirituelle,* qui s'accomplit au plus intime de l'homme, avec l'âme, — union *transformante,* divinisatrice, déifiante, qui nous permet de dire à la lettre avec S. Paul: « *Vivo jam non ego, vivit vero in me Christus.* Ce n'est plus moi qui vis, mais le Christ qui vit en moi. »

Et la parabole du levain dit sobrement mais magnifiquement ces choses: l'hostie, c'est un levain qui se mêle à nous, pénètre notre âme, la transforme dans le Christ.

[1] François Coppée, cité par *La religion vengée*, p. 79 et 80. Lille, Librairie St-Charles.

De quelle hauteur, n'est-ce pas ? cette idée catholique de la communion domine l'idée protestante des chrétiens de peu de foi d'aujourd'hui !

I. — *La communion, union réelle*

La communion est une union réelle, physique, vitale du Christ avec nous. L'hostie est un levain qui se mêle à nous. Elle est l'aliment dont la vertu nutritive se communique à tout notre être.

Suivant une comparaison de S. Paul, les prédicateurs répètent que le communiant devient le temple de Dieu, son corps, le tabernacle vivant de Notre-Seigneur, son cœur, le calice, le ciboire, l'ostensoir du Dieu eucharistique. Par la communion sacramentelle nous recevons, en effet, N.-S. Jésus-Christ vraiment, réellement, substantiellement présent sous les apparences de la blanche petite hostie que le prêtre dépose sur notre langue. A cet instant, Jésus vit, habite, demeure en nous, comme il vit, habite, demeure perpétuellement dans les ciboires, dans les tabernacles, dans nos églises.

Et pourtant, si belles que soient ces pensées, de quelque grandeur q 'elles nous ennoblissent, si puissantes qu'elles soient à no s conseiller la modestie, la pureté, le respect de nous-mêmes pour l'honneur de cette demeure véritable de Dieu que nous sommes, elles n'expriment pas toutes les sublimes réalités de la communion, elles n'en présentent qu'un aspect, elles s'arrêtent sur le seuil du grand mystère qui s'accomplit alors en nous.

Car, par la communion, Jésus-Hostie n'honore pas seulement ses fidèles de sa visite, de sa présence, de son séjour. Il ne se contente pas d'y demeurer simplement, comme il fait dans le ciboire ou dans le tabernacle. Il y laisse autre chose que le grand souvenir de son passage.

S'il vient à nous, c'est pour se donner en nourriture : *Caro mea vere est cibus*. La communion, c'est un repas : *fractio panis*. Quand Notre-Seigneur en parle, il n'emploie jamais ce mot : « communion, » mais il dit et il répète : « Si vous ne mangez ma chair... Celui qui mangera ma chair... Chaque fois que vous mangerez ma chair... »

Alors on entrevoit les conséquences, on pénètre plus avant dans le mystère, on comprend que ce soit vraiment une communion, l' « union avec, » l'union du Christ avec nous.

Puisque l'hostie est nourriture, puisqu'elle est pain de vie, puisqu'elle est chair du Christ, il y a entre le Christ et le communiant une union semblable à celle qui se produit entre l'aliment et celui qui se l'assimile ; le mélange de deux êtres, leur fusion en vue d'un plus large épanouissement de vie.

La communion est donc bien union réelle, physique, vitale, du Christ avec nous.

Mais union spirituelle, c'est-à-dire qui s'accomplit au plus intime de nous-mêmes avec notre âme.

II. — *La communion, union spirituelle*

Notre foi nous l'enseigne : dans nos communions, ce que nous voyons, ce qui touche notre langue, la saveur que nous goûtons, ce ne sont que des apparences, les apparences du pain.

Notre-Seigneur, réellement présent dans l'hostie, présent en elle non seulement avec sa divinité, mais aussi avec son humanité, avec son âme, son corps, son sang, n'y est pourtant que d'une présence tout immatérielle : invisible, impalpable, imperceptible. Il y est à la façon de l'ange gardien qui nous accompagne et que nous ne voyons pas, à la façon de l'âme qui habite notre corps et que nous ne touchons pas, à la façon de nos pensées, de nos désirs, de nos vouloirs qui se succèdent et s'écoulent sans que nous puissions les suivre à la trace comme on suit un homme à l'empreinte de ses pas.

Il ne faudrait donc pas nous représenter cette alimentation divine de tout point pareille à notre alimentation corporelle, nous imaginer que cette union, ce mélange, cette fusion du Christ avec nous dont nous parlions tout à l'heure se produit au foyer vivant de notre corps, nous figurer que nous nous assimilons corporellement ce pain de vie comme nous nous assimilons un morceau de pain, que notre chair s'incorpore sa chair, que son sang se mêle dans nos artères à notre sang. Ce serait nous faire une idée bien grossière, toute matérielle, radicalement fausse, de la communion. Nous pourrions croire nous représenter de la sorte, d'une façon plus vive, l'union du Christ avec nous ; en réalité, ces vues trompeuses de notre imagination diminueraient la profondeur de cette union.

Certes, par contre-coup, notre corps lui-même reçoit sa part et une part royale de nos communions. Le seul fait qu'il soit à ces moments le tabernacle véritable de Jésus-Hostie l'impose, si je puis ainsi parler, malgré ses misères, au respect du bon Dieu, comme nous tenons nous-mêmes les ciboires pour des vases sacrés. En fait, Notre-Seigneur a promis de ressusciter glorieusement le corps des communiants : « *Et ego ressuscitabo eum.* » Mais encore une fois, ce n'est pas au foyer de notre corps que la communion fait l'union du Christ avec nous, mais dans ce qu'il y a de plus profond, de plus vivant, de plus durable : dans notre âme immortelle.

Le Christ, présent dans l'hostie à la façon des esprits, s'unit de la même façon à notre âme, se fond dans sa substance, envahit toutes ses puissances.

Par la grâce de cette communion, nous ne faisons plus avec le Christ qu'un même esprit, qu'un cœur et qu'une âme : *cor unum et anima una*. Et cela, non seulement par manière de dire, comme deux amis, deux collaborateurs, deux époux, qui partagent les mêmes façons de voir et les mêmes sentiments et dont les deux âmes ne se compénètrent pas pourtant physiquement. Ici, au

contraire, dans nos communions, comme deux souffles mêlés, comme deux cierges qui conjuguent leurs flammes, comme deux rayons convergents qui se fondent l'un dans l'autre, il y a mélange réel de la vie du Christ et de a vie de notre âme.

Union avec l'âme, union pareillement avec toutes les énergies, tous les moyens d'action, tous les leviers de commande de cette âme : notre intelligence, notre imagination, notre mémoire, notre volonté, notre sensibilité, dont les lumières, les forces, l'ardeur sont portées à une puissance impossible à évaluer sous l'influx vital de l'intelligence, de la volonté du Christ. « L'union fait la force, » dit la devise du peuple belge ; combien surtout cette union eucharistique qui s'opère par le dedans ! Car n'oublions pas que cette union est réelle, physique, vitale. Le maître ne développe l'intelligence de son élève que du dehors ; ici, l'éc'air du génie du Christ traverse notre esprit et l'illumine de ses clartés fulgurantes. L'autorité du père, les conseils d'un directeur, les bons exemples d'un ami maintiennent comme des contreforts extérieurs nos volontés chancelantes ; ici la volonté du Christ s'engage dans notre volonté comme une armature de fer, et nous disons avec S. Paul : « Je puis tout en Celui qui me fortifie. » Un cœur d'ami peut apporter des paroles de consolation, d'encouragement, d'entraînement ; ici c'est, à la lettre, le cœur à cœur, l'onction du Cœur de Jésus qui pénètre notre cœur, le feu de son amour qui nous embrase, son zèle qui nous enflamme, et nous pensons comme les disciples d'Emmaüs : « Est-ce que notre cœur n'était pas tout brûlant au dedans de nous pendant qu'il nous parlait ? »

Et alors, l'aboutissement normal de cette union réelle et spirituelle du Christ avec les communiants, c'est qu'elle est divinisatrice.

III. — *La communion, union divinisatrice*

Un jour, au début de ses apparitions à sainte Marguerite-Marie, après lui avoir fait reposer la tête sur sa poitrine, comme à S. Jean au Cénacle, Notre-Seigneur fait assister la voyante de Paray à une scène émouvante. On connaît cette vision qu'ont popularisée les images du Sacré-Cœur : Jésus prend le cœur de la sainte, le met dans le sien adorable, l'en retire comme une flamme ardente en forme de cœur.

La réalité dont cette scène est le symbole a lieu dans la sainte communion. Le Christ s'unit si étroitement à nous qu'il nous transforme en lui. C'est son cœur qu'il met à la place du nôtre.

« Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es, » dit le proverbe. On prend insensiblement la mentalité, les goûts, les habitudes de son milieu. « Depuis qu'il fréquente telles personnes, dit-on parfois de quelqu'un que l'on connaît, il est complètement changé. »

Quelque chose de pareil se produit chez le chrétien qui fréquente la communion. Quelque chose de pareil ? Ce n'est pas assez dire. C'est un changement plus profond et plus radical qui s'opère. Car la communion n'est pas seulement fréquentation, rapports extérieurs, vie commune avec le Christ, mais, nous l'avons dit, union, mélange, fusion véritable de deux vies.

Sous la compénétration de son intelligence par l'intelligence du Christ, les pensées du communiant, ses idées, ses convictions, ses manières de voir, de juger, d'apprécier les choses, les personnes, les événements se modifient. Il se crée dans son esprit une aptitude à tout envisager à la lumière de la foi. Les mystères de la religion lui sont faciles à croire, les idées courantes du monde lui apparaissent dans toute leur ineptie, les maximes de l'Evangile lui semblent naturellement vérités évidentes.

Au contact de l'imagination du Christ, l'imagination du communiant se discipline, se purifie, se sanctifie. Les rêves malsains peuvent l'effleurer, mais il ne s'attache pas à ce monde peuplé de désirs mauvais, où les blasés et les désenchantés vont chercher les émotions neuves que leur refuse l'abus de la vie. C'est assez pour sa joie de l'horizon calme, régulier, très pur, d'une existence selon le cœur de Dieu.

Doublé de la mémoire du Christ, le souvenir du communiant vit de la pensée des bienfaits de Dieu. Sa prédestination d'enfant de Dieu, son baptême, l'Eglise, toutes les innombrables grâces semées dans son existence, quel sujet toujours renouvelé de reconnaissance ! Il lui est si bon et si naturel d'y penser, que s'estompe et s'efface le souvenir des petites misères ou des grandes tristesses de la vie.

La volonté du Christ communique à la volonté du communiant sa force, sa constance, sa générosité. L'effort lui devient naturel, la tentation se heurte à sa résistance, la monotonie du devoir quotidien ne la lasse pas. Elle n'ambitionne plus, ne désire plus, ne veut plus que ce que veut Notre-Seigneur : « *Non mea voluntas, sed tua fiat !* »

Le cœur à cœur du Christ et du communiant crée dans la poitrine du fidèle un cœur nouveau. Dans le creuset du Cœur de Jésus qui est fournaise ardente de charité, le cœur du communiant se purifie de toutes les scories d'amour-propre et d'égoïsme qui sont l'alliage de toutes nos affections. Et pour aimer Dieu et le prochain désormais, comme dans la vision de Marguerite-Marie, ce cœur a pris son amour au Cœur du Christ.

Ainsi l'union du Christ avec notre âme, cette fusion de sa vie avec notre vie, cet envahissement de toutes nos facultés par ses puissances de connaissance et d'amour aboutissent à cette transformation divine. Ce n'est plus nous qui vivons, mais le Christ qui vit en nous. La communion, c'est-à-dire l'union du Christ avec nous, est union réelle, spirituelle, divinisatrice.

* *

Si hautes que soient ces pensées, il faut prendre la peine d'y appliquer son esprit et sa réflexion. Si profond que soit ce mystère, il faut s'essayer à

en dire quelque chose. Si peu que nos paroles humaines et nos comparaisons matérielles puissent exprimer de ces réalités invisibles, mystérieuses, divines, il faut quand même le leur demander.

C'est le seul moyen de se faire de la communion une idée exacte, une idée prenante, agissante, enthousiasmante... qui ne la ravale pas au niveau de formalité extérieure, mais qui la mette à sa place de force intérieure vitale qui nous transfigure du dedans.

Et surtout si osées, si téméraires, si audacieuses que puissent paraître ces affirmations que la communion c'est l'union du Christ avec nous, union vitale, spirituelle, divinisatrice, il faut y croire.

Car ce ne sont pas là pieuses imaginations, mais les enseignements authentiques de Notre-Seigneur. C'est sur cette déclaration que s'achève le magnifique discours eucharistique que nous a conservé l'apôtre S. Jean dans son Evangile. Notre-Seigneur a commencé par poser la question de confiance. Puis il a annoncé et expliqué le mystère de l'Eucharistie. Et il conclut : « De même que le Père qui m'a envoyé est vivant et que moi-même je vis en lui et par lui, de même je donne à celui qui communie de vivre en moi et par moi. *Qui manducat me, et ipse vivet propter me.* »

Nous ne comprenons pas. Mais, comme s'écrie une sainte âme, Thérèse Durnerin, la fondatrice de la Société des Amis des pauvres : « Pourquoi la communion, si ce n'est pour donner vie à Jésus dans l'âme qu'il visite ? Pourquoi serions-nous plus rebelles à cette vie divine que les espèces inertes offertes chaque jour à l'autel ? Pourquoi ne deviendrions-nous pas l'enveloppe du Verbe, son hostie vivante, son miroir, son canal, son action, sa vie prolongée dans le monde ? »

Et sur ce mystère de notre divinisation par l'hostie, la brève parabole du levain jette du moins quelque lueur qui facilite notre foi, quand cette foi cherche à s'approfondir. Elle nous aide à nous en faire quelque idée, l'idée la plus exacte que nos comparaisons humaines puissent fournir de ces invisibles réalités surnaturelles. Elle vient compléter et corriger en quelque sorte cette notion de nourriture spirituelle dans laquelle Notre-Seigneur avait présenté d'abord son Eucharistie et qui nous est plus familière.

Nos idées et nos comparaisons sont évidemment impuissantes à rendre toute la richesse de ce monde surnaturel pour lequel elles ne sont pas faites originairement. Prises séparément, elles nous en manifestent un aspect et laissent les autres dans l'ombre quand elles ne les faussent pas. Force nous est bien de recourir à la multiplicité des images, des symboles, des rapprochements, pour prendre une vue aussi exacte que possible du contenu divin.

Ainsi, que l'hostie soit une nourriture spirituelle, cela nous aide à comprendre le procédé spécial par lequel elle fait circuler dans nos âmes la grâce de Dieu, mais cela pourrait nous induire en erreur sur le résultat final. Car, dans l'alimentation corporelle, c'est le vivant qui s'incorpore la nourriture, tandis que dans cette alimentation spirituelle, c'est la nourriture qui s'assimile le vivant, Notre-Seigneur, présent dans l'hostie, qui nous transforme en lui.

Que l'hostie soit un levain, cela nous aide à comprendre cet aboutissement dernier. Car de même que le levain s'empare de la pâte à laquelle on l'a mêlé, pour en faire le pain fermenté qu'il relève de sa saveur, ainsi Notre-Seigneur, présent dans l'hostie, s'empare de notre âme et de toutes ses facultés pour leur communiquer ses habitudes divines. C'est ainsi qu'il se mêle à nous, nous pénètre, nous transforme.

Dans les missions paroissiales, on aime à faire chanter après la communion les invocations populaires au Sacré-Cœur : « Jésus, doux et humble de cœur, rendez mon cœur semblable au vôtre, changez mon cœur avec le vôtre, brûlez mon cœur au feu du vôtre. »

Ce ne sont pas demandes d'une piété qui s'exagère et qui s'égare. C'est la prière de l'action de grâces qu'exige le rôle prévu et voulu de l'Eucharistie dans la vie chrétienne : « Celui qui communie vivra de ma propre vie. »

A L'ÉCOLE DES SAINTS

XVI

S. CYRILLE, ÉVÊQUE DE JÉRUSALEM : LES ÉPREUVES DE LA VIE

Mes frères,

Dès son adolescence, S. Cyrille, qui grandissait alors dans sa ville natale de Jérusalem, sentit s'éveiller en lui le goût des Saintes Ecritures. Il se rendait compte que la Bible, révélée par Dieu aux hommes pour les guider dans la voie de la vérité et du salut, contient le résumé de toute sagesse comme de toute sainteté. C'est pourquoi il se livra à cette étude avec assiduité. Il parvint si bien à pénétrer les textes sacrés, à élucider les passages les plus difficiles, à s'imprégner des enseignements divins, que ses démonstrations devinrent bientôt irréfutables, que ses controverses furent redoutables pour ses adversaires et que chacun dut saluer en ce jeune homme un valeureux défenseur de la foi.

I

Cependant il ne lui aurait servi de rien, pour son salut, de connaître les théories scripturaires, s'il n'avait eu le souci d'en faire passer les principes dans la pratique de sa vie. Convaincu de la vanité de toutes choses ici-bas, Cyrille renonça de bonne heure, et sans le moindre regret, aux avantages, aux plaisirs, à la fortune qu'il était en droit d'espérer. Il endossa le rude froc des moines, se lia par les vœux de religion et fut ordonné prêtre par S. Maxime, alors évêque de Jérusalem.

Pour utiliser au mieux des intérêts du Seigneur les merveilleuses aptitudes de Cyrille, le pontife lui confia la charge de prêcher la parole divine dans les assemblées des fidèles et d'instruire les

catéchumènes dans les rudiments de la foi. Cette tâche fut couronnée d'un plein succès. Très clair dans ses explications, rigoureux dans ses déductions, sûr dans sa doctrine, le jeune orateur détruisit tous les échafaudages d'erreur qui s'élevaient à son époque contre la vérité pure du catholicisme. Il eut vite fait de conquérir le cœur et l'esprit des foules et sa renommée devint telle qu'au décès de S. Maxime, les évêques de la province, à qui les lois ecclésiastiques conféraient la charge de pourvoir à la désignation d'un nouveau pontife, crurent ne pouvoir mieux faire que de choisir le prêtre Cyrille pour le siège épiscopal de Jérusalem.

Dans les temps anciens comme de nos jours, cette fonction a toujours passé pour ne ressembler en rien à une sinécure. L'évêque est accablé de responsabilites multiples ; il doit faire face à tous les soucis d'une administration vaste et minutieuse ; il est tenu de maintenir l'intégrité de la foi et des mœurs, de conserver son troupeau dans la sainteté et l'union, de diriger vers le ciel les âmes que le bon Pasteur lui a confiées. Heureux quand l'ennemi de tout bien ne se dresse pas contre lui pour enrayer les progrès de l'œuvre sainte.

C'est précisément ce qui advint à S. Cyrille, dont les succès apostoliques avaient éveillé les sinistres jalousies de l'enfer. Une hérésie terrible, celle des Ariens, désolait alors l'Eglise et ravageait des multitudes d'âmes. S. Cyrille s'empressa de prêter main-forte à son collègue S. Athanase, qui travaillait, avec le succès que l'on connaît, à démasquer les impostures et à bouleverser les défenses de l'erreur. Dans une série de controverses, l'évêque de Jérusalem réussit à réfuter complètement les ennemis de la vérité catholique et à ramener à l'orthodoxie un grand nombre de pauvres égarés. C'en était trop pour les meneurs hérésiarques. Sa perte fut jurée et tout fut mis en œuvre pour le réduire à l'impuissance.

On aurait tort de croire que les campagnes de diffamation datent seulement de notre époque. Si l'on n'avait pas de journaux, dans les temps anciens, on n'en savait pas moins répandre de fausses nouvelles, faire circuler des calomnies, monter de ténébreuses intrigues. Aucune de ces épreuves ne fut épargnée à S. Cyrille. Et quand les esprits furent surexcités, les prélats ariens tentèrent un coup plus audacieux : ils se réunirent en un pseudo-concile, afin de déposer de son trône celui qui leur avait si héroïquement résisté.

L'évêque de érusalem voyait sa vie même menacée. Il avait trop souvent lu et commenté l'Evangile pour ne pas se rappeler le conseil du Maître : « Quand on vous persécutera dans une ville, fuyez dans une autre. » Il se hâta de s'y conformer. Il se réfugia dans la cité de Tarse, en Cilicie, pour échapper aux embûches de la haine, et y subit les amertumes d'un exil rigoureux qui ne devait se terminer qu'à la mort de l'empereur Constance.

Sous le règne de Julien l'Apostat, notre saint put respirer un peu et même reprendre ses fonctions pastorales. Ce fait, paradoxal au premier abord, s'explique facilement si l'on veut bien se souvenir que la persécution de Julien fut relativement brève et n'affecta que certaines contrées de l'empire. Mais bientôt l'avènement de Valens déchaîna de nouveau les fureurs ariennes et Cyrille dut prendre la fuite une seconde fois.

Au bout d'un certain nombre d'années, l'avènement de l'empereur Théodose le Grand rétablit la paix dans l'Eglise. Le souverain avait appris avec quelle fermeté, avec quel dévouement l'évêque de Jérusalem avait combattu pour la cause sainte. Aussi s'empressa-t-il de le rappeler avec éclat et de le remettre en possession de ses charges et de ses dignités.

Désormais l'ère des tribulations était close. Le saint prélat n'eut guère plus qu'à vaquer aux soins, d'ailleurs accablants, de son ministère. Il se donna tout entier à cette tâche et parvint à faire prospérer la ferveur dans sa ville épiscopale à un degré incroyable, suivant le témoignage de S. Basile qui, précisément à cette époque, put constater la chose de ses yeux, puisqu'il séjourna, au cours d'un pèlerinage, dans la cité de Jérusalem. Les bénédictions du Seigneur tombaient, abondantes, sur le vénérable pontife et elles rejaillissaient en grâces précieuses sur ses ouailles. Dès le début de son épiscopat, d'ailleurs, le saint évêque avait été miraculeusement instruit, par une vision, des peines que lui réservait l'avenir, mais aussi des revanches saintes qui l'attendaient : le ciel lui avait montré, à lui et à tout le peuple qui l'entourait, une croix, symbole de souffrance, mais une croix rayonnante, signe de la victoire.

Cyrille était donc bien tranquille sur l'issue que Dieu ménageait aux attaques de ses ennemis. Aussi ne se troubla-t-il nullement lorsque Julien l'Apostat entreprit de faire mentir les prophéties du Christ en rebâtissant le Temple de l'Ancienne Loi que Jésus avait, pour toujours, voué à l'anathème. Le bon évêque se contenta de prédire à ses enfants l'échec assuré de l'entreprise. Et l'histoire nous a appris comment, en effet, des tremblements de terre et des éruptions de flammes empêchèrent providentiellement la reprise des travaux sacrilèges, prouvant au monde terrifié que nul ne peut braver la parole du ciel.

Nous retrouvons, pour la dernière fois, notre saint au concile de Constantinople. Peu de temps après son retour de ce synode œcuménique, Cyrille, septuagénaire et usé par ses luttes constantes, s'éteignit pieusement dans le Seigneur, à Jérusalem, après trente-cinq ans d'épiscopat.

II

Si quelqu'un était jamais tenté de se décourager devant les épreuves inséparables de toute existence, il ferait bien, pour relever son courage, de méditer un peu la vie que nous venons de décrire et qui, d'un bout à l'autre, fut remplie d douleurs, de fatigues et de peines.

Au premier abord, on pourrait s'étonner que les âmes les plus pures et les plus chéries de Dieu ne soient pas préservées des souffrances qui pèsent sur le commun des mortels. Mais c'est là une vue qui ne résiste pas à l'analyse du rôle que la Providence a assigné ici-bas à l'épreuve, qui, si elle est bien accueillie, constitue précisément un puissant moyen de sanctification.

Sans doute, à l'origine du monde, le Seigneur avait formé, pour les hommes, le plan d'une vie qui ne connaîtrait ni fatigues ni amertumes et qui ne s'achèverait doucement dans les délices du Paradis terrestre que pour se continuer sous une forme encore supérieure dans l'au-delà sans fin. Mais ce projet fut bouleversé de fond en comble par la malice du péché originel. Après une rébellion si grave, librement et pleinement consentie, la justice suprême était contrainte de sévir. Et, parmi les sanctions infligées, il y eut, suivant la Genèse, la condamnation à la douleur.

Ce n'est pas tout. La faute initiale de nos premiers parents n'a pas été la seule qui nous fasse encourir les rigueurs du Très-Haut. Nous y avons personnellement ajouté nos désobéissances individuelles, que l'on appelle des péchés actuels. Les épreuves qui nous surviennent sont donc un châtiment mérité, contre lequel nous aurions tort de maugréer.

— « Mais les saints, insisterez-vous, pourquoi participent-ils à nos misères ? » — Tout simplement parce que, en vertu de la solidarité humaine, ils ont à porter leur part du fardeau originel et aussi parce que, si grands que soient leurs mérites, ils ont tous commis quelques fautes. Tout homme est pécheur, plus ou moins. De ce que la plupart des saints n'ont pas eu de crimes graves à expier, il ne s'ensuit pas qu'ils aient été parfaits dès leur première heure. Nous savons au contraire que l'exemption de toute faute fut un privilège réservé à l'auguste Mère de Dieu. Donc les saints eux-mêmes ont à souffrir.

Si l'on s'en tenait à cette notion de culpabilité, on serait amené à conclure qu'ils doivent souffrir moins que nous, puisque leurs défaillances ont été moins nombreuses et moins graves. Mais notre exposé n'est point fini. Dans l'organisation providentielle de ce monde, la douleur joue encore un autre rôle : celui d'éprouver notre vertu et de nous offrir l'occasion de multiplier nos mérites. Lorsqu'une difficulté se présente, il y a bien des manières de la prendre. Les impies se révoltent, blasphèment ou accusent l'injustice du destin. Ils ont tort, et leur attitude nuit à l'intérêt de leurs âmes. Les tièdes, les indifférents, courbent le dos, maugréent plus ou moins et ne retirent aucun bénéfice surnaturel de cette circonstance qui pourrait pourtant leur être si profitable. La pure résignation humaine devant ce que l'on ne peut empêcher, ne nous confère aucun avantage aux yeux de l'Eternel.

Mais les vrais chrétiens savent que si leur Père les éprouve, c'est pour les confirmer dans leur confiance et leur fournir le moyen de se sanctifier davantage, par une acceptation sainte et généreuse des maux que le ciel leur envoie ou qui leur viennent de la part des créatures. Ils se souviennent de l'exemple donné par le Christ, « l'homme des douleurs, » qui, malgré son innocence absolue et l'infinité de ses mérites, voulut être supplicié afin de montrer à ses fidèles de quelle façon il faut souffrir.

Dans cet ordre d'idées, il est tout naturel que les âmes les plus hautes et les plus saintes soient aussi les plus éprouvées. « A brebis tondue, Dieu mesure le vent, » parce que Dieu connaît la capacité de résistance de chacun de nous. Il ménage les hésitants, les peureux, et ce n'est pas une faveur qu'il leur accorde, car il ne leur donne pas, en agissant ainsi, le moyen de se surélever au-dessus d'eux-mêmes. C'est simplement un acte de miséricorde qu'il accomplit à leur égard, pour ne pas écraser leur débilité et les exposer aux tentations du désespoir.

Mais quand il voit d'autres cœurs plus ardents, plus disposés au sacrifice, le Seigneur, qui aime particulièrement ces élites, redouble ses coups, multiplie les événements pénibles, parce que chaque douleur nouvelle — ou à peu près — est une nouvelle occasion d'offrandes héroïques et d'éclatants mérites. « Ou pâtir, ou mourir » : telle était la prière de sainte Thérèse. Cette grande théoricienne du dogme catholique n'ignorait pas, en effet, que la douleur saintement acceptée nous est le gage des rémunérations de la grâce ainsi que du bonheur éternel.

Ajoutons enfin que les peines d'ici-bas ne possèdent pas seulement une valeur individuelle, strictement limitée à la personne qui les subit. En vertu de la réversibilité des mérites et de la communion des saints, les grâces qu'elles procurent peuvent être appliquées à d'autres. Quiconque a conscience d'avoir vaillamment supporté une épreuve, dans un esprit de soumission et pour l'amour de Dieu, possède le droit de demander au Seigneur que les fruits surnaturels ainsi cueillis soient appliqués à telle âme du purgatoire, à telle personne encore vivante, à telle œuvre ou à telle cause sacrée auxquelles il s'intéresse. Dans quelle mesure ce souhait — cette prière plutôt — sera-t-il exaucé par le Seigneur ? Nous l'ignorons. Mais c'est un principe que Dieu en tiendra compte de la façon qu'il jugera opportune. Nous pouvons nous en remettre à lui, en toute sécurité, pour l'application de ses faveurs.

Que conclure de tout cela, sinon que la plus élémentaire sagesse doit nous inciter à recevoir les afflictions qui nous surviennent, non seulement dans un esprit de résignation pieuse, mais avec un véritable bonheur ? Chaque événement désagréable peut comporter, pour nous et pour ceux que nous aimons, une série de conséquences toutes plus belles les unes que les autres : l'expiation de nos péchés, la rédemption des pécheurs, l'avancement du règne du Christ. Pour cela, une seule condition est imposée : l'acceptation volontaire du malheur en vue de Dieu. Il ne nous reste qu'à faire

passer cette théorie dans nos actes. Nous aurons alors compris et utilisé ce que Paul Bourget a si bien appelé — en romançant avec émotion le sacrifice d'un séminariste mort au champ d'honneur — « le sens de la vie. »

PETITS SERMONS SUR S. JOSEPH

III

L'ÉPREUVE DU JUSTE [1]

Joseph autem vir ejus, cum esset justus et nollet eum traducere, voluit occulte dimittere eam

Joseph, son époux, étant un homme juste et ne voulant pas la diffamer, résolut de la renvoyer secrètement. (Mat., I, 19).

Ce récit est peut-être la plus belle page de l'Evangile concernant S. Joseph. C'est pourquoi l'Eglise nous la fait lire au jour de sa fête du 19 mars. Il nous montre en quelques mots Joseph aux prises avec une des plus cruelles épreuves qui puissent atteindre un cœur humain; en quelques mots aussi, il nous fait connaître la grandeur de la récompense accordée à la patience du juste.

I. — *L'épreuve*

Elle est tout entière contenue dans cette parole : « Comme Marie mère de Jésus était fiancée à Joseph, avant qu'ils habitassent ensemble, il se trouva qu'elle avait conçu de l'Esprit-Saint. »

Les commentateurs ne s'accordent pas sur le sens du mot *desponsata* que nous avons traduit par « fiancée. » Quelques-uns le traduisent par « mariée » et prétendent que Marie était déjà unie à Joseph par les liens du mariage, lorsqu'à la suite de l'Annonciation, elle conçut par l'opération du Saint-Esprit, à plus forte raison lorsque Joseph s'aperçut qu'elle allait être mère. D'autres, au contraire, soutiennent que Marie était alors simplement fiancée à Joseph et que le mariage n'eut lieu qu'après le songe de Joseph, sur l'invitation de l'Ange. En vérité, le mot *desponsata* peut désigner aussi bien le mariage que les simples fiançailles.

Mais pour la question qui nous intéresse présentement, à savoir l'épreuve de S. Joseph, la chose n'a pas d'importance. Pour lui, qu'il fût marié ou simplement fiancé à la Sainte Vierge, le brisement de cœur reste le même. Ce cœur, en effet, s'était profondément attaché à Marie. Joseph connaissait toutes les qualités de cette jeune juive, sa parente, dont il devenait l'ami et le protecteur. Il savait qu'elle avait, tout comme lui-même, voué à Dieu sa virginité. Fiancée ou épouse, c'est à la personne ornée de toutes les perfections que son âme allait tout entière.

Et voilà qu'aux signes évidents de la prochaine maternité de Marie, l'âme de Joseph se trouble et un doute cruel lui tenaille le cœur. Sa chère compagne ne lui avait rien dit de la faveur dont le Ciel l'avait honorée, cela sans doute par obéissance à la volonté de Dieu qui désirait que le secret fût gardé et que la fidélité de son serviteur fût mise à l'épreuve. Joseph ne sait que supposer. Il n'ose accuser Marie dont il connaît la pureté sans tache et son esprit se perd en conjectures douloureuses dont il ne peut secouer la cuisante morsure. Voilà l'épreuve de S. Joseph.

Quel accueil lui fait-il ? L'Evangile va nous révéler sa conduite à l'égard de Marie : « Joseph, son époux, étant un homme juste et ne voulant pas la diffamer, résolut de la renvoyer secrètement. »

Sous la loi juive, tout homme pouvait renvoyer son épouse, comme aussi sa fiancée, en lui donnant un acte officiel de répudiation, qui mentionnait les raisons de cette mesure et était pour la femme répudiée, un déshonneur. Il y était même obligé en certains cas. Or Joseph était un homme juste, c'est-à-dire exact observateur de la loi et il avait des raisons de craindre de ne pouvoir se soustraire à une séparation légale.

Mais il était aussi un homme plein de charité et de délicatesse. Il voulait épargner à Marie toute honte devant les tribunaux. Il résolut donc de la renvoyer secrètement, sans qu'un jugement eût à intervenir.

Ce qui frappe tout d'abord dans cette conduite de S. Joseph, c'est la foi, la confiance et la soumission avec lesquelles il accepte l'épreuve. Il garde la patience, il ne se plaint pas ; il espère que tôt ou tard, une lumière viendra dissiper la douloureuse énigme.

Puis c'est la douceur dont il use envers Marie qui, après avoir été la cause de ses plus grandes joies, est devenue la source de ses plus amères tristesses. Que d'hommes à sa place se fussent irrités et auraient poussé les choses au pire !

A l'imitation de S. Joseph, le chrétien dans l'épreuve sera confiant envers Dieu et bienveillant pour le prochain.

II. — *La récompense*

Dieu éprouve, mais il n'accable pas. Plutôt que de permettre que l'homme soit tenté au-dessus de ses forces, il lui enverra un ange. C'est ce qu'il fit pour S. Joseph. « Comme il pensait à ces choses, voici qu'un ange du Seigneur lui apparut en songe en lui disant : Joseph, fils de David, ne crains pas de prendre avec toi Marie ton épouse; car ce qui est né en elle vient du Saint-Esprit. »

Quel honneur ce fut pour Joseph d'être visité par un ange et de s'entendre rappeler par lui son titre glorieux de Fils de David, titre chargé de promesses messianiques ! Quelle joie aussi pour ce cœur si tendre d'être enfin délivré du poids qui l'accablait et d'être assuré que Marie restée innocente était toujours digne de son estime et de son affection ! Quel sujet de légitime fierté et aussi d'humilité profonde de savoir que cet enfant dont il serait le père était le chef-d'œuvre du Saint-Esprit et que par là il allait être étroitement associé à la paternité divine !

Mais ce n'est pas tout. L'ange n'a pas terminé son message; il veut encore ouvrir à l'âme de Joseph comme une perspective sur le plan divin. Il ajoute : « Elle enfantera un fils et tu lui donneras le nom de Jésus, car il sauvera son peuple de ses péchés. »

Il faut savoir quelles étaient les ardeurs de l'âme juive dans l'attente du Messie, du libérateur annoncé par les prophètes, pour comprendre l'ex-

[1] **Nous empruntons cette petite homélie sur l'évangile de la fête de S. Joseph à M. le chanoine Alloing, *Les Evangiles du Missel* (in-8 de 460 p., 30 L, Paris, Téqui, 1932).**

tase dans laquelle Joseph dut être plongé en songeant que les temps étaient accomplis, que le Sauveur allait naître et que le monde serait bientôt lavé de ses souillures.

Et voilà que lui, pauvre artisan, voilà que son épouse immaculée grandie par sa maternité divine, étaient l'un et l'autre associés à un mystère d'amour. Entre leurs bras Dieu déposait tout l'espoir du genre humain. Ils auraient la tâche, grande entre toutes, mais combien douce à leur cœur, d'élever l'Enfant Dieu, de le protéger, de le préparer, au sein de la tendresse familiale, à l'œuvre de salut que Dieu avait méditée ! Joseph devait être accablé de joie. Il venait d'avoir, lui aussi, son Annonciation et l'ange qui était venu à lui, était peut-être Gabriel.

Ainsi, dans la vie humaine, après les épreuves, après les larmes, Dieu envoie les consolations, à proportion de ce que l'on a souffert. Puisse l'exemple de S. Joseph fortifier l'âme de nos chrétiens, si prompts au découragement, dès qu'une épreuve vient les assaillir ! Puisse-t-il tarir sur leurs lèvres la plainte injuste ou l'odieux blasphème, en leur rappelant que Dieu est bon à l'infini et que s'il éprouve, c'est encore par bonté.

DOUZE CHEMINS DE CROIX

XI

Pour suivre votre curé allant lui-même au Calvaire et à la mort

Dieu a mis au milieu de vous un homme dont le rôle est de continuer la mission du Christ, qui est de glorifier Dieu et de sauver les âmes. Cet homme, c'est le prêtre. Pour remplir son rôle, il doit être crucifié comme le Christ et avec le Christ. Pour vous, vous devez vous intéresser aux souffrances du prêtre, dont vous tirez profit et leçon. C'est dans ce but qu'aujourd'hui vous allez suivre en esprit votre curé s'en allant à la suite de Jésus au Calvaire et à la mort.

PREMIERE STATION

JÉSUS EST CONDAMNÉ A MORT

Jésus est accusé et il se tait. La multitude trompée et ameutée demande à grands cris sa mort. Enfin Pilate, quoique convaincu de son innocence, le condamne ; Jésus n'ouvre pas la bouche pour protester et pour se défendre.

Le prêtre, tout en ne voulant que faire du bien à tous, a néanmoins ses ennemis. Le Christ le lui a prédit. D'ailleurs, pour faire tout son devoir, il doit s'opposer aux passions les plus chères au cœur de l'homme. En le faisant il froisse forcément les orgueilleux, les jaloux, les avares, les rancuneux, les voleurs, les impudiques, les fous et folles de folles amours ; et il récolte les critiques, les reproches, les colères, parfois même des haines. On en arrive quelquefois à désirer, à demander sa disparition, son départ, sa mort.

O mes frères, puisque Jésus a accepté tout cela, je l'accepte aussi, je n'en veux à personne et j'aime toujours ceux de mes paroissiens qui ne m'aiment pas.

DEUXIEME STATION

JÉSUS EST CHARGÉ DE SA CROIX

Non seulement Jésus se laisse imposer la croix qui doit servir à son supplice, mais il va à elle, il l'embrasse avec amour. Ainsi votre curé aime spécialement ceux de ses paroissiens qui sont sa croix, les pauvres pécheurs qui ne profitent pas de son ministère, qui le contrecarrent, qui gênent son action par leur hostilité ou par leurs scandales.

Comme un bon médecin, il doit quelquefois porter le fer et le feu sur les plaies, c'est-à-dire prêcher des vérités un peu dures, pour arrêter le mal et sauver les âmes. Mais au fond de son cœur il garde une profonde compassion pour les malheureux pécheurs qui s'égarent, et il les aime d'autant plus qu'ils sont plus mauvais, car plus ils sont mauvais, plus ils sont à plaindre. Leurs désordres sont donc sa croix, mais leur personne rachetée par le sang de Jésus lui est toujours chère, très chère.

TROISIEME STATION

JÉSUS TOMBE UNE PREMIÈRE FOIS

Le chemin du Calvaire était en pente, la croix était lourde, Jésus était épuisé ; aussi il tomba la face contre terre.

Le pasteur, lui aussi, a ses moments de défaillance. Il se sent écrasé par ses terribles responsabilités. Il a ses heures d'ennui, de lassitude, de tristesse. Il est tenté de se décourager et de se dire : « Il n'y a rien à faire. » Il doit répéter cent fois ce qu'on doit faire, pour être obéi une fois ; il relève vingt fois une pauvre âme et elle retombe vingt-et-une fois ; bien souvent il prêche dans le désert, c'est-à-dire en l'absence de ceux qui ont le plus besoin de ses instructions ; il veut mettre l'amour de Dieu dans les cœurs, et il n'y trouve que l'amour des créatures et des mauvais plaisirs. Il veut conduire les âmes au ciel, et elles vont à l'enfer.

O vous qui avez l'esprit de foi, profitez mieux du zèle de votre pasteur, plaignez ceux pour qui ses efforts sont inutiles, et aidez-le par vos prières à obtenir de meilleurs résultats.

QUATRIEME STATION

JÉSUS APERÇOIT SA MÈRE QUI ATTEND SON PASSAGE

Combien cruelle est cette rencontre pour Jésus et pour sa mère ! Leur peine à tous deux est sans limites. Néanmoins ils acceptent tous deux généreusement le sacrifice.

Bien grande aussi est la peine du pasteur quand il voit ses chers enfants spirituels souillés, blessés par leurs péchés, courir à leur perte, quand il les sent au bord de l'abîme et qu'il ne peut les arrêter.

Oh ! alors il tourne ses regards vers celle qu'on appelle le refuge des pécheurs, le secours des chrétiens. Il lui recommande avec larmes les pauvres égarés, et il se console en espérant qu'avec l'aide de la bonne Mère il pourra les arracher au démon et à l'enfer.

Et vous, frères bien-aimés, priez avec votre pasteur Marie pour les pauvres pécheurs.

CINQUIEME STATION

JÉSUS REÇOIT L'AIDE DU CYRÉNÉEN

Jésus fut bien sensible à l'aide du Cyrénéen et l'en récompensa.

Le pasteur, dans une paroisse, a besoin d'avoir près de lui des Cyrénéens pour l'aider à porter son

lourd fardeau : fardeau de responsabilités, de difficultés, d'insuccès, de tristesses. La charge est lourde et il est par lui-même bien faible pour la porter. Il est exposé comme les autres, plus que les autres, à se damner, et c'est une tâche au-dessus des forces humaines que de faire monter les âmes vers le ciel.

Donc l'aide à apporter au prêtre pour se sauver lui-même et pour sauver les autres doit tenir une grande place dans la vie des bons paroissiens. Ils peuvent et doivent secourir leur pasteur auprès de Dieu par la prière et le sacrifice ; ils sont ses aides auprès de leurs frères par le bon exemple, les bonnes paroles, la correction fraternelle, le zèle. Enfin ils facilitent eux-mêmes le ministère du prêtre par leur docilité, leur reconnaissance et leur générosité envers lui. C'est surtout de cette aide qu'on peut dire : ce qu'on fait pour le prêtre, c'est pour le Christ qu'on le fait.

Frères et sœurs bien-aimés, pensez à la petite sainte Thérèse qui entra au Carmel pour aider les prêtres et soyez vous-mêmes de bons Cyrénéens pour votre curé.

SIXIEME STATION

VÉRONIQUE ESSUIE LA FACE DE JÉSUS

Le beau visage du Sauveur était méconnaissable, couvert de crachats, de boue et de sang. Véronique, émue d'une pieuse compassion, passa à travers les soldats pour aller l'essuyer.

Le prêtre est souvent bien triste de voir les crachats du blasphème, de l'impudicité et de la méchanceté tomber sur la face de Jésus en tombant sur le prochain et sur lui-même.

O chères sœurs, chers frères, ne voudrez-vous pas, vous aussi, remplir le rôle charitable de Véronique en faisant votre possible pour empêcher ces crachats de la critique, des reproches contre le prêtre, ou tout au moins pour les essuyer en demandant pardon et en expiant pour les coupables ?

SEPTIEME STATION

JÉSUS TOMBE UNE SECONDE FOIS

Le Calvaire était hors de Jérusalem. A la sortie de la ville, Jésus, le cœur serré par la pensée du dernier adieu qu'il faisait à sa cité chérie, tomba une seconde fois.

Il viendra bientôt un jour où la maladie m'arrêtera et où je tomberai moi-même. Ce sera aussi pour moi un serrement de cœur quand il faudra dire adieu à cette église, à mes fonctions sacerdotales, à vous tous, et que je saurai qu'ensuite je ne reparaîtrai plus ni dans cette chaire, ni à l'autel, ni au saint tribunal, ni au milieu de vous.

O vous que j'aime tant, combien, à l'exemple de Jésus, je voudrais vous rassembler autour de moi, comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes, pour vous conduire au ciel avec moi ! Ce sera une grande tristesse pour moi de vous envoyer mon dernier adieu, surtout en pensant que vous n'êtes pas tous dans le bon chemin et que plusieurs risquent de se perdre. Cet adieu sera un gros sacrifice pour moi, mais ce sacrifice, je le ferai de tout mon cœur pour vous tous, et surtout pour ceux et celles qui me donnent plus d'inquiétude.

HUITIEME STATION

JÉSUS TROUVE UN PEU DE COMPASSION CHEZ LES SAINTES FEMMES

Ces femmes se tenaient au bord du chemin où passa Jésus, et en le voyant dans un si triste état elles se lamentèrent. Jésus fut bien touché de leur compassion.

Lorsque la maladie m'aura étendu dans mon lit, quelques-uns d'entre vous viendront aussi m'apporter le témoignage de leur sympathie. Ils seront effrayés, attristés, en contemplant le travail de la mort sur toute ma personne, et une larme viendra peut-être à leurs paupières. Si je peux parler encore je leur dirai : « Ne pleurez pas. Il vous est avantageux que je m'en aille, un autre plus jeune, plus vaillant et surtout plus saint viendra faire ce que je n'ai pas pu faire moi-même. Et quand le bon Dieu m'aura mis dans son paradis, je vous serai plus utile de là-haut qu'en restant sur la terre. »

Je lui demanderai alors de m'envoyer vous soutenir quand vous faiblirez et surtout de venir vous arrêter quand vous serez sur le point de vous écarter du bon chemin. La mort ne me séparera pas de vous : elle m'en rapprochera.

NEUVIEME STATION

TROISIÈME CHUTE

Jésus, épuisé, tomba une troisième fois à quelques pas du lieu où il allait être crucifié.

En me sentant moi-même condamné à mourir d'un moment à l'autre, je ne serai pas sans éprouver une grande terreur, en pensant au compte sévère que je devrai rendre à Dieu de toute ma vie, surtout de ma vie de prêtre, de toutes les messes célébrées, de toutes les absolutions données, de toutes les paroles prêchées du haut de la chaire, de toutes les âmes qui m'auront été confiées. Ce sera alors le cas pour moi, afin de retrouver force, courage et confiance, de recevoir vite les derniers sacrements : la Pénitence, l'Eucharistie et l'Extrême-Onction.

Transportons-nous par la pensée à ce moment solennel. Je fais ma dernière confession : avec quelle humilité et quel repentir je dis à mon confesseur : « O mon Père, bénissez-moi parce que j'ai péché, grandement péché ! » On m'apporte le saint viatique : avec quelle sainte émotion j'entends le prêtre me dire : « Reçois, mon frère, le viatique du corps du Christ ; qu'il te défende de l'esprit malin et te conduise à la vie éternelle » ! Enfin on m'administre l'Extrême-Onction : quelle confiance me rend la prière du ministre du Christ : « Que par cette sainte onction et sa très pieuse miséricorde le Seigneur te pardonne tout ce que tu as fait de mal par la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût et la parole, le toucher et les démarches » !

Vous prierez alors pour m'obtenir de bien recevoir ces derniers sacrements et de faire parfaitement ma préparation prochaine à la mort.

DIXIEME STATION

JÉSUS DÉPOUILLÉ DE SES VÊTEMENTS

Jésus fut bien humilié de paraître sans vêtements devant ses ennemis et devant la foule.

Quelle sera aussi l'humiliation et la tristesse de votre pasteur, quand il se verra sur le point de paraître devant toute la cour céleste, et bientôt, pendant toute l'éternité, devant vous, sans le moindre voile, avec toutes ses misères morales et toute sa pauvre vie !

Enfants bien-aimés, aidez votre père à se revêtir pendant ses dernières heures, par le repentir, le détachement et la charité parfaite, de la précieuse robe nuptiale qui voilera ses misères et lui donnera droit d'être admis aux noces de l'Agneau.

ONZIEME STATION

JÉSUS EST CLOUÉ SUR LA CROIX

Ce fut une torture effrayante pour Jésus quand les clous traversèrent ses pieds et ses mains et le fixèrent immobile sur son gibet. Il s'y soumit de grand cœur.

Je vois aussi la maladie achevant sur moi son travail de destruction, me clouant sur un lit douloureux, m'enlevant toute activité et me condamnant à la plus complète impuissance. Il vous semblera alors que je ne pourrai plus rien faire. Ce sera au contraire à ce moment qu'avec la grâce de Dieu je ferai mon dernier, mais le meilleur travail pour vous et pour moi en disant à Dieu : « Seigneur, je souffre et je meurs ; eh bien ! je vous fais le sacrifice de ma vie, je vous le fais pour expier mes fautes, mais je vous le fais aussi pour tous ceux que j'aime, pour le salut des âmes, en particulier pour le salut de mes chers paroissiens. »

Puisse ce dernier sacrifice vous obtenir des grâces de choix, pour qu'après ma mort vous profitiez mieux des leçons dont vous n'aurez pas assez profité pendant ma vie.

DOUZIEME STATION

APRÈS TROIS HEURES DE SOUFFRANCES EFFRAYANTES JÉSUS MEURT SUR LA CROIX

Pendant les trois heures qu'il passa sur la croix, Jésus prononça sept paroles qui m'apprennent les dispositions que je devrai avoir pour faire une sainte mort. Je fais miennes les paroles de Jésus pendant mon agonie. Comme lui je demande pardon à Dieu pour mes ennemis. Oh ! je leur pardonne, moi aussi, de tout mon cœur et je demande moi-même pardon à ceux que j'ai pu contrister ou offenser. Comme Jésus le fit pour le bon larron, je vous donne rendez-vous à tous dans le ciel. Et pour que vous puissiez être exacts à ce rendez-vous, je vous remets entre les mains de Marie, notre Mère du paradis, en vous recommandant d'avoir toujours confiance en elle et de vous comporter comme ses enfants.

Puis je vous crie de toute la force qui me reste : « *Sitio !* J'ai soif ! » Oui, j'ai soif de vos âmes pour les donner à Dieu et les emporter au ciel. Sentant la vie m'échapper et me voyant dans les transes de l'agonie, je crie vers Dieu : « O mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? Oh ! venez à mon secours. » Maintenant c'est fini : « *Consummatum est.* » J'accueille la mort qui arrive, et pour la sanctifier par un dernier acte d'amour filial, je dis à Dieu : « Mon Père, je remets mon âme entre vos mains » et j'expire.

Aussitôt les cloches sonnent, elles vous crient à tous : « Priez, pleurez, fidèles d'Orchamps, votre pasteur vient de mourir. » Alors vous direz tous une fervente prière pour demander à Dieu de ne pas me juger sévèrement et pour m'obtenir une prompte entrée dans le ciel.

TREIZIEME STATION

JÉSUS EST DÉTACHÉ DE LA CROIX

Elle fut bien touchante, la scène qui se passa au Calvaire quand, le soir du Vendredi Saint, Joseph d'Arimathie et Nicodème vinrent détacher de la croix le corps de Jésus et le remirent sur les genoux de sa mère.

Bien touchante aussi est la scène qui se passe à la mort du pasteur. Ses enfants spirituels viennent saluer une dernière fois la dépouille mortelle de leur père. Vous serez pieusement émus quand vous verrez éteints les yeux qui vous regardaient avec une tendresse paternelle, fermées les oreilles qui ont entendu vos aveux et vos confidences, silencieuse et sans voix la bouche qui vous a annoncé de si grandes vérités, sans mouvement les mains qui se sont levées tant de fois pour vous bénir et vous absoudre, immobiles les pieds qui ont couru à votre recherche, froid et glacé le cœur qui vous a tant aimés. A cette vue vous vous souviendrez, vous réfléchirez et vous prierez.

QUATORZIEME STATION

JÉSUS EST DÉPOSÉ DANS LE TOMBEAU

Elle fut très digne, très respectueuse, la sépulture de Jésus. Bien touchante et bien solennelle aussi est la sépulture du pasteur.

Placé dans le cercueil avec les ornements violets comme pour la célébration de la messe, mon corps est apporté du presbytère dans cette église. On aura soin de m'y placer non pas tourné vers l'autel, comme on le fait pour les fidèles, mais tourné vers vous, comme pour vous regarder et vous bénir une dernière fois.

On offre le saint sacrifice de la messe. Je vous demande pour cette circonstance, non des fleurs et des couronnes, mais des prières ferventes.

Si on vous adresse à cette occasion quelques paroles à mon éloge, rappelez-vous le mot bien connu : « On les loue où ils ne sont pas, et ils sont torturés là où ils sont. » Donc, malgré tout, vous continuerez à prier pour votre pauvre curé. Vous offrirez pour lui des messes, des communions, des chapelets, des Chemins de croix, des aumônes. Vous accompagnerez en priant le cortège funèbre jusqu'au cimetière. Et puis vous y retournerez de temps en temps pour prier sur ma tombe et vous souvenir de mes recommandations. Enfin vous viendrez prendre place les uns après les autres autour de moi pour y attendre la résurrection.

Puissions-nous nous retrouver tous ce jour-là pour une résurrection glorieuse et aller tous ensemble au ciel chanter l'éternel *alleluia*.

XII

Pour se préparer soi-même à la mort

Dans toute ma vie, il y a une action que je ne ferai qu'une fois et qui est la plus importante de toutes, parce qu'elle décidera de mon éternité. Cette action, c'est la dernière : ma mort.

Pour m'y bien préparer et pour la bien faire, je ne peux pas trouver de plus beau modèle que vous, ô Jésus, dans les dernières heures que vous avez passées sur la terre.

Donnez-moi donc votre grâce pour bien comprendre ce modèle et pour le bien copier.

PREMIERE STATION

LA CONDAMNATION A MORT

Jésus accepta sa condamnation à mort par amour pour nous et pour porter la peine de nos péchés. A cause du péché de notre premier père et à cause de mes propres péchés, je suis, moi aussi, un condamné à mort depuis ma naissance, et la sentence sera exécutée au moment fixé par Dieu. Ce sera bientôt, dans quelques jours, car la vie passe comme un songe et je peux m'y attendre à tout instant.

O Jésus, j'accepte cette sentence que j'ai méritée cent fois ; je l'accepte en expiation de mes fautes si nombreuses et si graves ; je l'accepte surtout pour faire l'immolation complète de moi-même à votre amour. Vous êtes allé à la mort par amour pour moi, je veux y aller par amour pour vous.

DEUXIEME STATION

JÉSUS PREND AVEC AMOUR LA CROIX SUR SES ÉPAULES

Jésus se laissa mettre sur les épaules la croix qui devait servir à son supplice. Pour moi, l'instrument de ma mort que je vois en esprit venir à moi, c'est la maladie, l'accident qui me conduira à la tombe ; c'est comme Dieu l'a décidé.

Si le coup me paraît dur quand il viendra, vous me permettrez, ô Jésus, de dire comme vous : « Si c'est possible, ô mon Dieu, que ce calice s'éloigne de moi, » à la condition que j'ajoute aussi avec vous : « Cependant, ô mon Dieu, que votre volonté soit faite et non pas la mienne. » J'accepte le genre de mort que vous me destinez, en vous priant cependant de me préserver de la mort subite et imprévue, afin que je puisse me préparer et faire une sainte mort.

TROISIEME STATION

PREMIÈRE CHUTE DE JÉSUS

Jésus tomba dès le début de sa marche vers le Calvaire.

Moi aussi, je me vois bien attristé, bien effrayé par la souffrance, par la vue de ma mort prochaine. La pensée de mes péchés passés rend cette crainte plus vive et risque de m'abattre.

O Jésus, soutenez-moi et relevez-moi de cet abattement.

Rappelez-moi alors que, depuis que vous avez pris la mort pour vous, la mort, pour ceux qui aiment Dieu de tout leur cœur, n'est plus la mort, mais la fin des maux, l'entrée dans une meilleure vie. Elle n'est plus l'ennemie que l'on redoute, mais l'amie au devant de laquelle on va en souriant.

QUATRIEME STATION

MARIE SUR LE PASSAGE DE JÉSUS

Jésus a voulu avoir près de lui sa mère pendant sa passion. Tout en l'attristant, la vue de Marie si triste elle-même, mais si ferme, le consolait, le fortifiait.

Comme on n'est pas parfait, l'approche de la mort inspire toujours quelque crainte. Je serai donc tout heureux, ô ma bonne Mère, de vous sentir près de moi pendant mes derniers jours ici-bas, pour me défendre contre les attaques du démon, pour me remplir de courage, de confiance, d'espérance et surtout d'amour, vous à qui j'aurai dit tant de fois pendant ma vie : « Priez pour moi, maintenant et à l'heure de ma mort. »

Vous exaucerez cette prière et c'est dans vos bras maternels que j'espère m'endormir de mon dernier sommeil.

CINQUIEME STATION

LE CYRÉNÉEN

Epuisé de fatigue et de souffrance, Jésus ne s'avançait que péniblement. Simon de Cyrène lui prête son aide pour porter la croix.

Mon bon Cyrénéen, dans ma dernière maladie, ce sera d'abord le prêtre que j'appellerai vite pour m'apporter les consolations et les secours de la religion si nécessaires aux malades et aux mourants. Ce seront les amis véritables qui viendront me voir pour me soutenir par les pensées de la foi, pour m'avertir prudemment et charitablement de la gravité de mon état, afin que je mette bien en règle les affaires de ma conscience ainsi que mes affaires temporelles.

O Jésus, envoyez-moi ces bons Cyrénéens quand je serai proche de la mort.

SIXIEME STATION

VÉRONIQUE

Cette pieuse femme eut le courage de traverser les rangs des soldats pour aller essuyer la face souillée et ensanglantée de Jésus.

Au moment solennel de mon existence où je serai sur le point d'aller paraître devant le souverain Juge, c'est ma pauvre âme que je verrai déchirée et souillée par tous les péchés de ma vie. Véronique, ce sera pour moi en ce moment notre sainte Mère l'Eglise, qui, en la personne de son prêtre, viendra s'asseoir à mon chevet pour laver mon âme par les sacrements de pénitence et d'extrême-onction. Oh ! avec quelle ferveur il faudra que je reçoive ces derniers sacrements ! Quel soin, quelle sincérité et quel repentir je devrai apporter à ma dernière confession !

O Jésus, accordez-moi alors des grâces abondantes, pour que je puisse aller à votre tribunal et paraître devant la cour céleste revêtu de la robe sans tache de la parfaite charité.

SEPTIEME STATION

DEUXIÈME CHUTE DE JÉSUS

Jésus va sortir de Jérusalem, sa cité chérie qu'il a visitée tant de fois, qu'il a enseignée, qu'il a rendue témoin de ses miracles, sur laquelle il a pleuré ; il lui dit un dernier adieu, et, le cœur brisé, il tombe une seconde fois.

Je vais mourir, ô Jésus. Pour moi aussi c'est le moment des adieux pénibles : adieu à ma maison, à mon pays, adieu surtout à ma famille, à tous les miens. Mon cœur se serre en pensant à tous ceux que je vais laisser, à leur passé, à leur avenir, et je me sens abattu par la tristesse et l'inquiétude.

O Jésus, par votre maternelle Providence, vous me remplacerez auprès d'eux, je vous les recommande tous ; préservez-les surtout du péché et des châtiments que le péché attirerait sur eux ; gardez-les dans le bon chemin, afin que nous puissions nous retrouver bientôt au ciel.

HUITIEME STATION

LES AVIS AUX SAINTES FEMMES

Au sortir de Jérusalem, Jésus aperçoit un groupe de femmes qui pleurent sur son triste état. Il leur dit les paroles qui conviennent à leur situation.

On pleure aussi à côté de mon lit d'agonie, en voyant la mort s'approcher à grands pas. C'est bien le moment de trouver dans mon cœur et dans ma foi les paroles dont on se souviendra, les derniers reproches si c'est nécessaire, et aussi les dernières recommandations. On n'oublie pas les dernières paroles d'un mourant et elles ont plus d'efficacité pour maintenir dans le devoir ou pour y ramener.

O Jésus, inspirez-moi mes dernières paroles.

NEUVIEME STATION

DERNIÈRE CHUTE

Arrivé au pied du rocher où il va être crucifié, Jésus tombe une troisième fois.